



# GAZETTE NATIONALE OU LE MONITEUR UNIVERSEL.

A dater du 7 nivose an 8, les Actes du Gouvernement et des Autorités constituées, contenus dans le MONITEUR, sont officiels.

N° 61.

MARDI, 1<sup>er</sup> Mars 1808.

## EXTÉRIEUR.

### TURQUIE.

Constantinople, le 28 janvier.

Le général Gardanne, ambassadeur de l'EMPEREUR NAPOLEON en Perse, est arrivé le 8 novembre à Koi, première ville des Etats de Perse. Tout avait été préparé pour sa réception. Il se loue infiniment des prévenances du prince Abbas-Mirza, fils aîné du monarque persan, qui commande cette frontière. Il s'est rencontré dans cette ville avec l'ambassadeur de Perse en France, qui a une suite de plus de cent personnes, et qui porte des présens de la plus grande beauté, évalués plusieurs millions, entr'autres les sabres de Tamerlan et de Thamas-Kouli-Kan, ces sabres sont couverts de pierres, et tels que les ont portés ces conquérans. Ces détails sont donnés par des personnes de l'ambassade, qui ont vu ces magnifiques présens.

### DANEMARCK.

Copenhague, le 16 février.

Parmi les rapports aussi faux que grossièrement imaginés, avec lesquels les ministres anglais prétendent tromper le parlement et la nation entière, il faut particulièrement remarquer l'assertion de lord Castlereagh, qui, parlant de la gloire acquise par les armées anglaises dans la brillante expédition de Copenhague, ne craint pas de faire monter le nombre des défenseurs de la Scélande à plus de 35000. Selon lui, la garnison de Copenhague était de 10,000 hommes; il y en avait 9000 à Cronenbourg, et le reste des forces répandues sur les différens points de l'île était de 16,000 hommes.

Il est cependant à la connaissance de tous ceux qui se trouvaient à cette fatale époque dans la Scélande, que la garnison de la capitale ne passait pas 5000 hommes, en y comprenant la bourgeoisie et le corps des volontaires; que la forteresse de Cronenbourg n'avait pas plus de 1000 hommes pour la défendre, et qu'enfin la totalité des individus à moitié armés et formés en espede de milices, sous les ordres du lieutenant-général de Castenskiold, ne formait pas 8000 hommes.

On a procédé, il y a quelques jours, à la vente de deux prises; le chargement de l'une a été estimé 7555 écus de Danemarck, et celui de l'autre 11,200 écus.

Il vient de se former une société de gens instruits qui, sur l'invitation du conseiller de justice Rafn, se sont réunis pour aviser aux moyens d'encourager le commerce, et de rendre les manufactures nationales plus éclairées sur ce qui peut contribuer à leur prospérité. Cette campagne intéressante qui se trouvera en rapports avec la majorité de la nation, ne peut manquer de contribuer, par ses recherches, au développement et à l'amélioration de l'industrie manufacturière de la commune patrie.

Les travaux de Friedericia pour la construction des vaisseaux de guerre, sont poussés avec une extrême activité.

(Correspondant de Hambourg.)

### A L L E M A G N E.

Vienne, le 15 février.

Il se fait en ce moment des spéculations sur les cotons du Levant. Beaucoup de fabricans suisses ont envoyé ici des commissionnaires pour faire des achats de ce linge.

(Journal de Commerce.)

Francfort, le 25 février.

Il a été conclu, le 3 décembre, entre la cour de Vienne et celle de Munich, une convention en trente-six articles. Elle est relative au commerce de sel et de bois du duché de Salzbourg et de la principauté de Berchtolsgrad avec la Bavière; au libre transit des biens de la couronne et effets du fisc impérial sur la Salach, la Salzach et l'Inn. D'après cette convention, qui durera six ans, Salzbourg cédera chaque année à la Bavière quinze mille cordes de bois à un prix déterminé. La Bavière s'engage de son côté à prendre annuellement des salines de Hallein ou de Frauenreit, 150 mille quintaux de sel à un prix qui sera fixé.

(Journal de Francfort.)

## ROYAUME DE WESTPHALIE.

Cassel, le 18 février.

Le 14 de ce mois, MM. d'Arbaud et les barons d'Arnim, de Hohenhausen, de Malsbourg et de Gerschen, auditeurs du Conseil-d'Etat, ont été présentés à LL. MM. par S. Exc. le ministre de la justice et de l'intérieur.

(Moniteur de Westphalie.)

## ROYAUME D'ITALIE.

Venise, le 14 février.

On compte déjà vingt et un bâtimens, que les corsaires français et italiens ont pris dans le golfe Adriatique et conduits à Ancône. Ces bâtimens venaient de Malte, de la Sicile, et des îles de l'Archipel. Ils étaient assurés pour Trieste.

Hier, la maison de travail et de correction, dont l'établissement a été ordonné par S. M. l'EMPEREUR, pendant son dernier séjour dans cette ville, a été ouverte; elle est dans l'île de Giudecca. C'est le premier établissement de ce genre qui existe dans notre ville; il était nécessaire pour nous débarrasser d'une foule de gens oisifs et dangereux.

Le commerce entre Venise et Trieste, est actuellement très-actif. Les Anglais n'y mettent aucun obstacle.

Il est arrivé ici du 4 au 9 de ce mois, trente-deux vaisseaux venant de Trieste, des ports de l'Istrie, de la Dalmatie et d'Ancône. Ils ont apporté dans le port, entre autres denrées et marchandises, 200 tonneaux d'huile, cent trente-sept sacs de laine de brebis, de la cire, du miel, des grains, des pelleteries, du bois, du charbon, etc.

Les habitans de Cattaro ont armé quelques bâtimens pour protéger leur commerce. Deux de ces bâtimens se sont battus contre quatre vaisseaux anglais escortés par une frégate, et ont repris un bâtiment marchand de Cattaro, ayant une cargaison considérable, et que les Anglais avaient enlevé.

(Gazette de France.)

## INTÉRIEUR.

Paris, le 29 février.

### MINISTÈRE DU GRAND-JUGE.

Par jugement du 7 décembre 1807, sur la demande de Henri Manchien, et de Catherine Chariot, sa femme, veuve en premières noces de Joseph Grenon,

Le tribunal de première instance à Issoudun, département de l'Indre, a déclaré l'absence de Louis Grenon, de la commune de Vatan.

Par jugement du 15 décembre 1807, sur la demande d'Anselme Reignoux, propriétaire à Thenet,

Le tribunal de première instance séant au Blanc, département de l'Indre, a déclaré l'absence de Sivain Raujon.

Par jugement du 14 décembre 1807, sur la demande de Jean-Claude Vercel, propriétaire à Arbois.

Le tribunal de première instance à Besançon, département du Doubs, a déclaré l'absence de Jérôme-François-Colin Cambaron.

Par jugement du 23 novembre 1807, sur la demande de Louis Devade, marchand à Nargis, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Valognes, département de la Manche, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Marin le Bienvenu, de Greville.

Par jugement du 19 décembre 1807, sur la demande de Louis Mauger, d'Anneville-sur-Duclos,

Le tribunal de première instance à Rouen, département de la Seine-Inférieure, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Jacques-Nicolas Mauger, embarqué en l'an 2 sur la frégate la Galathée.

Par jugement du 5 novembre 1807, sur la demande de Jacques-François Martigny, canonnier dans la marine, sur la frégate la Canonnière, en rade à l'Isle-de-France,

Le tribunal de première instance à Meaux, département de Seine-et-Marne, a ordonné une enquête, pour constater l'absence du nommé Marin, disparu depuis 17 à 18 ans de la commune de Charmontray.

Par jugement du 23 décembre 1807, sur la demande de Joseph Galaup, Jeanne-Marie Galaup, femme Metgé, demeurant à Fayssac, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Gaillac, département du Tarn, a prorogé pour une année à compter de ce jour le délai pour constater l'absence de Jean Galaup, leur frère; il a nommé à cet effet le sieur Plasse, l'un des juges, dépens réservés.

Par jugement du 31 décembre 1807, sur la demande de Jacques-Pierre Audebert, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Blois, département de Loir-et-Cher, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Jacques-Louis Audebert, disparu de Blois depuis plus de 10 ans sans qu'on ait eu de ses nouvelles.

Par jugement du 8 janvier 1808, vu la demande de Pierre-Louis Montfort, et demoiselle Ursule Ducros, son épouse, sur l'absence de François Ducros,

Le tribunal de première instance à Nantes, département de la Loire-Inférieure, déclare définitivement l'absence de François Ducros.

Par jugement du 2 décembre 1807, sur la demande de Jean Ray, et de Marguerite Lestiven, sa femme,

Le tribunal de première instance à Aubusson, département de la Creuse, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Jean Ray, disparu depuis plus de 35 ans sans qu'on ait eu de ses nouvelles.

Par jugement du 4 janvier 1808, sur la demande de Prosper Henriot, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Château-Thierry, département de l'Aisne, a déclaré l'absence de Denis Leclerc, de Château-Thierry.

Par jugement du 28 brumaire an 13, vu la demande de Jean et Françoise Peyrusse Lafleur, frère et sœur, domiciliés à Montléon et à Maubourguet, en déclaration d'absence d'autre Jean Peyrusse leur frère, disparu depuis plus de dix ans,

Le tribunal de première instance à Tarbes, département des Hautes-Pyrénées, a ordonné une enquête contradictoirement avec le procureur impérial, pour constater l'absence de Jean Peyrusse.

Par jugement du 27 mars 1806, sur la demande de Nicolas Carré, propriétaire cultivateur à Saint-Georges sur la Prée,

Le tribunal de première instance à Bourges, département du Cher, a ordonné une enquête pour constater l'absence de François Blain, de Saint-Georges-sur-la-Prée, parti pour le service militaire en 1775, sans qu'on ait eu de ses nouvelles depuis cette époque.

Par jugement du 29 novembre 1807, sur la demande de François Thault, cultivateur à Villandry, arrondissement de Tours, en déclaration d'absence de René Deschamps, son beau-frère, réquisitionnaire de 1793, dont on n'a pas eu de nouvelles depuis environ 14 ans,

Le tribunal de première instance à Chinon, département d'Indre-et-Loire, a ordonné une enquête contradictoirement avec le procureur impérial, et aussi devant le tribunal de première instance à Tours, même département, lieu de la résidence du présumé absent.



## LITTÉRATURE.

## ESSAI SUR STACE. (1)

(Extrait du Mercure.)

Il y a dans Stace deux hommes bien différens qu'il faut se garder de confondre; l'un est l'auteur de l'*Achilleide* et des *Sylves*; l'autre est l'auteur de la *Thébaïde*. Les deux premiers ouvrages méritent, ce me semble, autant d'éloges que celui-ci a essuyé de justes critiques.

Despréaux a reproché à l'auteur de la *Thébaïde* le choix du sujet; Bossu et après lui Pope lui ont reproché le défaut d'unité dans le long épisode d'Hipsipyle, et dans la description encore plus longue des jeux sur le tombeau d'Achémone; tous lui ont reproché la nouvelle action qui commence au douzième livre; mais ces défauts, tout graves qu'ils paraissent, ne sont pas, il s'en faut, le vice le plus capital de l'ouvrage; car, après tout, il est plusieurs circonstances qui, même indépendantes du talent de l'auteur, atténuent ces défauts et les rendent moins choquans. Une nouvelle action commence, il est vrai, ce qui est un inconvénient, parce qu'il faut essayer d'abord la froideur inévitable dans une exposition. Mais cette seconde action est au fond attachante. Les motifs en sont nobles: c'est une guerre entreprise pour venger les droits de l'humanité. Un nouveau personnage paraît; mais ce personnage est Thésée. Il est nouveau, mais il n'est point inconnu. S'il n'a point été annoncé par le poète, il l'est par toute l'histoire mythologique; et dès qu'on a prononcé le nom de Thésée, ce nom seul réveille toutes les idées de gloire et de grandeur attachées au compagnon d'Hercule et à l'ami de Pirithois.

Quant au sujet, je doute que, traité par un poète aussi dramatique qu'Homère, il eût paru aussi ingrat que l'a jugé au premier coup d'oeil le sévère Despréaux. En général, je crois que l'on doit se défier un peu de ces assertions précipitées, quel qu'il soit le juge qui les prononce. Au premier coup d'oeil, qui n'eût pas rejeté le sujet du *Lutrin*, dont le grand talent de Boileau a su tirer un ouvrage charmant? Qui, au premier coup d'oeil, n'eût pas repoussé le sujet des *Métamorphoses* d'Ovide, un des chefs-d'œuvres de l'antiquité? Dans les ouvrages de génie, le succès dépend prodigieusement de l'exécution. Sans doute on doit beaucoup de respect et de déférence au jugement d'un aussi grand poète et d'un critique aussi éclairé que l'était Boileau; mais comme assurément il ne s'était point donné le temps de méditer, de creuser le sujet de la *Thébaïde*, et d'en combiner toutes les ressources, je pense que son autorité doit perdre ici plutôt d'un conquérant vulgaire, a-t-il dit. Que signifie cette observation? D'abord sont-ce des conquérans vulgaires que Tydée, Hippomédon, Capanée; et à la grande distance où est placée l'action du poème, au milieu de ces ténèbres mythologiques de l'ancienne mythologie qui laissent un champ si libre à toutes les fictions, le poète n'était-il pas le maître de donner même à Etéocle et à Polynice tout l'éclat de la plus héroïque valeur? Ensuite n'est-il question dans une épopée que de combats et de conquêtes? Ce caractère si énergique du malheureux Œdipe, ce combat d'une juste indignation contre deux fils dénaturés, et de toutes les affections paternelles que ne peuvent détruire les procédés les plus barbares, et qui, pour se ranimer dans toute leur force, n'attendent que le repentir ou simplement le malheur de leur enfant, la pitié filiale si touchante d'Antigone, l'intérêt que pouvaient répandre sur Polynice ses remords, les injustices de son frère, l'amitié constante de Tydée, et le tendre attachement de sa sœur, tout cela ne fournissait-il pas des scènes du plus grand pathétique? Pour moi, je suis convaincu que si Stace eût fait comme notre Fénélon, que si, comme celui-ci dans son admirable épisode de Philoctète a su mettre en œuvre les belles scènes

du Philoctète de Sophocle, le poète latin eût mis également à contribution les grandes et pathétiques beautés de l'*Œdipe à Colonne*, la *Thébaïde* eût été pour lui une source féconde de l'intérêt le plus attendrissant. Tous les critiques ont applaudi à cette observation si juste et si profonde d'Aristote, que l'épopée n'était que la tragédie en récit. Or, qui peut douter qu'un sujet qui a fourni à Sophocle, après lui à M. Ducis, des scènes si admirables, et à M. Legouvé une bonne tragédie, n'eût pu fournir à Stace un bon poème épique?

Mais bien loin de féconder ces sources de pathétique et d'intérêt que son sujet lui offrait naturellement, il semble qu'il ait pris à tâche de les tarir. Emporté par un faux goût de déclamation, il a eu la maladresse de rendre Œdipe et Polynice presque aussi odieux qu'Etéocle (2). Il revient sans cesse et jusqu'au dégoût sur le meurtre involontaire de Laïus, sur l'inceste involontaire avec Jocaste. Par-tout il s'acharne à peindre ces erreurs comme des crimes. Racine, jeune encore, égaré par l'exemple de Stace, a dit dans ses *Frères ennemis*:

Tu sais qu'ils sont sortis d'un sang incestueux,  
Et tu t'étonnerais s'ils étaient vertueux.

Cette pensée si fautive, et qui n'est que d'un déclamateur, se reproduit à chaque instant dans le poème de Stace; et l'on sent combien, répétée sans cesse et revêtue des images et des expressions les plus odieuses, elle doit absolument détruire l'intérêt qu'il était pourtant si facile d'inspirer pour ces malheureuses victimes de la fatalité.

Les sujets même les plus heureux ont leur écueil. Celui de ce magnifique sujet de l'Iliade était la multiplicité et l'uniformité des batailles; et cet inconvénient tenait même à un des grands mérites de l'ouvrage d'Homère, à cette simplicité d'action qui, resserrée dans un espace très-étroit, ne lui permettait guères les digressions étrangères à son action principale. Achille outragé par Agamemnon se retire; et ne veut plus prendre la moindre part à la guerre de Troie: pour le venger, il faut des batailles où Agamemnon et les Grecs privés du bras d'Achille soient vaincus, et successivement réduits aux dernières extrémités. Pour réconcilier Achille avec les Grecs, il faut encore une bataille, où Patrocle, son ami d'enfance, soit tué; et il faut encore une bataille, pour qu'Achille venge à son tour son ami Patrocle.

C'était aussi le côté faible de la *Thébaïde* que cette multiplicité de combats où avaient péri successivement les six principaux chefs de la confédération argienne, et dont le poète devait s'empêcher de parler avec un certain dévouement, il fallait que du moins il mit tout son art à distraire, à délasser de ces scènes de carnage par des scènes dramatiques qui d'elles-mêmes se présentaient en foule dans son sujet; et malheureusement Stace a fait tout le contraire. Tantôt ce sont des évocations magiques où les ombres que Tirésias fait passer en revue viennent lécher le sang dont on a rempli des fosses profondes; tantôt c'est l'effroyable peinture de tous ces milliers de morts privés des honneurs de la sépulture par le barbare Créon, peinture dans laquelle le poète n'omet aucune des circonstances les plus dégoûtantes; et dans l'épisode d'Hipsipyle, qui offre un dévouement si touchant de la pitié filiale, l'endroit où il s'arrête avec le plus de complaisance, et qu'il développe avec le plus de détail, c'est le massacre de tous les Lemniens égorgés par leurs femmes, par leurs filles, par leurs mères: bien différent en cela de Valérius Flaccus, poète d'un talent plus mâle, d'un jugement plus sain, d'un goût plus sûr, et qui, en traitant le même sujet, a su voiler ces scènes d'horreur avec un art qu'on ne saurait trop louer.

Blair a très-bien observé que les épisodes doivent nous offrir des scènes d'un genre absolument différent de celles qui précèdent et de celles qui suivent, parce que le principal objet des épisodes est de jeter de la variété dans une composition épique. On ne peut que souscrire à cette règle dictée par le goût, et Stace y a manqué en chargeant son épisode d'Hipsipyle de tous ces détails affreux qui ne reviennent que trop souvent dans le cours de son poème. Cette faute me paraît même plus grave que le défaut d'unité tant reproché par Bossu: et si j'osais faire un reproche à Virgile dans son épisode de Nisus et d'Euriale, si touchant, si admirable d'ailleurs, c'est que placé entre les longs combats du neuvième et du dixième livre, il devait être entièrement destiné à délasser le lecteur de l'uniformité de ces scènes sanglantes; et l'on regrette d'en voir une grande partie employée à nous re-

mettre encore sous les yeux ces mêmes scènes dont il était si important de nous distraire.

On ne pourrait sans injustice refuser à Stace une des grandes qualités du poète, l'imagination. Il l'avait vive et brillante: mais le jugement chez lui est d'une faiblesse qui se conçoit à peine. Macon, l'un des cinquante sicaires qu'Etéocle avait envoyés contre le seul Tydée, épargné par ce héros, revient annoncer au roi le mauvais succès de l'entreprise; et ce même homme qui la veille avait accepté l'infâme et lâche commission d'aller en troupe attaquer un seul homme et assassiner un ambassadeur, le lendemain, devant Etéocle, parle et meurt comme un Thrax. Un certain Alcidas, personnage obscur, et qui ne reparait dans tout le cours du poème qu'une seule fois et un seul moment pour être tué sans résistance, dans un combat du ceste, a un avantage marqué sur Capanée; et ce Capanée est un des héros les plus brillans de la *Thébaïde*. C'est ce Capanée qui, à la fin du dixième livre, fait trembler les dieux, qui les tient incertains entre Jupiter et lui.

On voit avec plaisir Barthius, un commentateur de Stace, se dépouillant de la partialité trop ordinaire aux commentateurs, exhiler son éloquente colère contre la gigantesque enflure et les extravagantes absurdités de ce morceau de Capanée. Jamais en effet on n'a poussé plus loin la démence poétique. Il y a dans le reste du poème d'autres endroits presque aussi représentables, et je ne suis point du tout surpris que de pareilles fautes aient fini par donner de l'humeur à M. de L'Harpe, au point de lui faire qualifier Stace de mauvais poète; qualification un peu dure qu'il eût révoquée dans un moment plus calme, et qui assurément n'est point méritée; car, indépendamment de l'*Achilleide* et des *Sylves*, qui suffiraient seuls pour assurer à Stace un rang distingué parmi les poètes, dans cette même *Thébaïde*, au milieu d'énormes déficiences, il y a des beautés de plus d'un genre, telles que la description du temple de Mars, celle de l'autel de la Clémence, une grande partie de l'épisode d'Hipsipyle, l'épisode entier d'Hoplée et de Dymas, imité, il est vrai, de celui de Nisus et d'Euriale; mais reproduit avec des circonstances nouvelles qui lui donnent le mérite d'une sorte d'invention, et tellement attachantes qu'Aristote a cru devoir suivre ici Stace préférablement à Virgile. En effet, on retrouve non-seulement tout le fond, mais jusqu'aux moindres détails de l'épisode de Stace dans celui de Cloridan et Médor, qui précède les amours d'Angélique et les fureurs de Roland.

N'est-ce pas une belle fiction que celle qui prépare au combat des deux frères? Tisiphone qui est une des machines du poème, et qui seule a été imaginée par Stace, est celle qui fait Etéocle céder à son tour, le trône de Polynice; cette même Tisiphone ne se croit plus seule assez forte, quand il est question de pousser les deux frères à ce combat monstrueux. Elle appelle à son aide; elle évoque la plus terrible de ses sœurs, afin que, se partageant leur horrible mission, et se trouvant sans cesse, l'une auprès d'Etéocle, l'autre auprès de Polynice, elles puissent travailler continuellement à fermer le cœur des deux frères aux cris (3) de la nature et aux représentations de leurs amis, de leur sœur et de leur mère.

On voit encore un bel emploi de la machine poétique à la mort de Tydée. Ce héros, blessé à mort par un certain Ménalippe qu'il tue ensuite, et rapporté mourant par ses amis, demande, avant d'expirer, qu'on lui apporte le corps de ce Thébaïn; et après l'avoir considéré avec une joie barbare, il finit, comme l'Ugolin du Dante, par manger la tête de son ennemi mort. Voici comment l'auteur s'y prend pour adoucir cette atrocité si révoltante, consacrée par toute l'histoire mythologique, et trop connue pour qu'il fût permis au poète de la passer sous silence. Il le représente se bornant seulement à jouer du spectacle de la mort de l'ennemi qui était l'auteur de la sienne. *Infelix* (4) *contentus erat*, dit Stace, et il ajoute: *plus exigit ultrix Tisiphone*. Il passe ensuite au récit de la scène d'horreur. Je ne sais si les lecteurs seront de mon avis; mais ce trait, *plus exigit ultrix Tisiphone*, me paraît admirable, en ce qu'il sauve une partie de l'atrocité, sans en affaiblir la peinture; ce qui, selon moi, est le comble de l'art.

Quoique la nature n'eût pas donné à Stace cette vigueur de pensée et de style qui caractérise Lucain dans ses beaux endroits, vous re-

(1) Cet essai est de feu M. Dureau de la Malle, membre de l'Institut, dont les lettres et l'amitié déplorent la perte récente; il dut principalement sa réputation à une excellente traduction de Tacite. On se souvient du succès qu'obtint son discours de réception. Il fut regardé comme un des plus profonds morceaux de littérature sur l'art de traduire. L'orateur n'y déploya pas seulement l'élégance habituelle de son style; il sut y répandre des idées neuves sur un sujet qui semblait rebattu.

M. Dureau de la Malle a laissé dans ses papiers, entr'autres ouvrages, une traduction complète de Salluste, qui va bientôt paraître. Il s'était aussi occupé des poètes latins, et a surveillé une traduction en vers que son fils a entreprise des poèmes de Stace. Le morceau que nous publions est la préface de cet ouvrage. On reconnaît, dans la prose du père, un de nos meilleurs écrivains; et les vers du fils qui a déjà donné dans un ouvrage d'érudition, des preuves d'instruction et de talents, paraîtront sans doute un nouveau témoignage des excellentes études qu'il a faites sous les yeux d'un père aussi distingué.

(Note des rédacteurs.)

(2) Entr'autres exemples, en voici un bien frappant. C'est à la fin du second livre, où après avoir fait du sphinx une peinture horrible, le poète ajoute que l'énigme de ce monstre affreux fut enfin devinée par Œdipe: *Huic, helas! trop semblable à lui: heu, simili depressa viro.*

(3) Ce qui suit est encore très-beau et très-moral. Au moment où l'horrible combat va commencer, le poète fait désertir Mars, Bellone, tous les Dieux de la guerre; mais il termine cette belle fiction par un trait qui gâterait tout, si l'on ne devait être indulgent pour des fautes qu'on raye d'un trait de plume. Il fait rongir les furies elles-mêmes, *inque vicem stigia ruerent sorores*, abus d'exagération qui détruirait même tout l'effet que l'auteur a voulu produire, celui de diminuer l'odieux de ce combat atroce, en le rejetant en partie sur les deux Euménides. Voilà ce qui confirme encore ce que j'ai dit plus haut de l'inconcevable faiblesse de son jugement.



trouvez pourtant dans la *Thébaïde* beaucoup de traits qui ne sont pas indignes de l'auteur de la *Pharsale*, tels que ceux-ci, choisis au hasard entre beaucoup d'autres :

(3) *Et, qui mos populus, venturus amatur.*

*Non parit populus regnum breve.*

*Primus in orbe deos fecit timor, numenque colendo facit.*

Maximes placées dans la bouche de l'impie Capaneé.

C'est dans les comparaisons sur-tout qu'il excelle. La plupart sont heureuses, neuves et piquantes. Je me bornerai à en citer deux que mon fils a traduites en vers ; mais pour l'honneur de mes citations, je demande en grâce qu'on les juge dans l'original même. La première est tirée de l'épisode d'Hoplée et de Dymas, dont j'ai parlé plus haut. L'Arioste n'a pas cru mieux faire que de la prendre toute entière et de la traduire :

*Ut lea, quam sava fatam pressere cubili*

*Venantes Numidae, natos erecta superstat*

*Mente sub incerta, torum ac miserabile frendens :*

*Ille quidem turbare globos, et frangere morsu*

*Tela queat ; sed prolis amor crudelia vincit*

*Pectora, et a mediâ catulos circumspicit irâ.* L. 7, v. 414

Telle des lionceaux une mère terrible

Qu'attaquent des chasseurs dans son repaire horrible,

Se dresse, et de son corps protège tous ses fils.

La fureur et l'amour rugissent dans ses cris.

Elle rompt leurs dards sous sa dent meurtrière ;

Mais prête à s'élancer, elle hésite ; elle est mère,

S'attache à ses enfans, perd sa rage, et sur eux

Ramène à chaque instant ses regards douloureux.

L'autre est tirée du onzième livre. Elle termine une très-belle scène d'Œdipe avec Créon qui, nommé roi des Thébains, depuis la mort des deux frères, pour premier essai de son autorité, à l'indignité de proscrire et d'exiler le malheureux Œdipe, au moment où il rentrait dans la ville, après avoir été pleurer sur le champ de bataille de ses deux enfans. La réponse d'Œdipe est pleine de dignité, d'énergie et d'éloquence. Le vieux aveugle en impose au barbare tyran, tout fier qu'il est de sa nouvelle dignité :

*Qualis leo rupe sub altâ,*

*Quem viridem quondam silva montesque tremebant,*

*Jam piger, et longo jacet exarmatus ab ovo.*

*Magna tamen facies, et non adeunda senectus ;*

*Et si demissas veniat mugitus ad aures,*

*Erigitur, meminitque sui, viresque peremptas*

*Ingemit, atque aliis campis regnare leones.*

Tel un lion jadis la terreur des campagnes,

Aujourd'hui faible et vieux, par l'âge désarmé,

Reste languissant dans son autre enfermé ;

Quelque fierté pourtant survit à sa faiblesse ;

Malheur à qui viendrait insulter sa vieillesse.

Entend-il les taureaux mugir aux champs voisins ?

Il se dresse, il agite et sa queue et ses crins ;

Il songe à ce qu'il fut, gémit de ne plus l'être,

Et qu'un autre que lui du désert soit le maître.

Je ne sais si je me trompe ; mais ce vers,

*Magna quidem facies, et non adeunda senectus,*

me paraît un des plus beaux vers descriptifs qui aient été écrits dans aucune langue. Je regrette bien de n'avoir pas vu rendre, comme je le sentais, la concision et la simplicité du trait *magna facies*, ainsi que l'harmonie imposante du *non adeunda*.

Je m'étais promis de me borner à ces deux comparaisons ; mais en voici une qui me tombe encore sous la main ; et elle m'a paru si jolie que je n'ai pu me refuser au plaisir de la transcrire :

*Volucrum sic turba recentium,*

*Cum reducem longo prospexit in æthere matrem,*

*Ire cupit contra, summoque in margine nidi*

*Extat hians, jam jamque cadat, ni pectore toto*

*(6) Obstet aperta parens, et amantibus increpet alis.*

Avec non moins de joie,

Quand de jeunes oiseaux, fruits récents de l'amour,

Ont au loin de leur mère aperçu le retour,

Tout tressaille et s'émuit : dans l'ardeur qui la presse,

La bête couvée au bord du nid se dresse.

Ils tomberaient, hélas ! si bientôt de son corps

(4) Trop malheureux guerrier !... Là s'arrêtait sa rage :  
L'affreuse Tisiphone exige davantage.

(5) Et suivant l'usage des peuples, le prince à venir à tout leur amour. Les regnes d'un moment dévorent les peuples.

La crainte a fait les Dieux ; c'est le culte qui a créé la Divinité.

(6) C'est une chose très-remarquable que l'effet extraordinaire de tous les dactyles dans ce vers est composé : ordinairement on les emploie pour peindre l'agilité, la rapidité : ici c'est l'ampleur. On dirait que le corps de l'oiseau s'allonge avec ce vers qui, par la multiplicité de ses syllabes, semble ne point finir.

Opposant le rempart à d'indiscrets transports,  
Leur mère, en les frappant d'une aile caressante,  
Ne réprimait l'essor de leur fougue imprudente.

Le malheur de Stace est d'avoir choisi dans la *Thébaïde* le sujet le moins assorti au caractère de son talent qui le portait au gracieux où il excelle, plutôt qu'au grand, où il ne pouvait atteindre que par des élans artificiels qui trop souvent le lui font dépasser. Et c'est là ce qui explique ce vice habituel d'exagération et d'enflure qui, suivant moi, nuit bien plus encore à sa *Thébaïde* que les défauts de l'ensemble. Mais quand il rentre dans son talent naturel, qui est la grâce, que de choses aimables, même dans cette *Thébaïde* ! On y rencontre assez souvent de ces traits de nature finement observés et délicatement rendus, tels que celui-ci, en parlant du petit Achémone, délaissé un moment par sa nourrice Hipsipyle, et qui, ajoute le poète, fatigué de tous ses jeux enfantins, se laisse aller au sommeil, tenant toujours dans sa main le brin d'herbe qu'il a cueilli.

*Fessusque diu puerilibus actis*

*Labitur in somnos : pressâ manus hæret in herbâ.*

En voici un autre, qui n'a pas moins de charme et de vérité.

(7) *Elent pueri, et stendi nequeunt cognoscere causas*

*Attoniti, et tantum matrum lamenta timentes.* L. x, v. 568.

Quoi de plus gracieux et de plus conforme aux mœurs grecques que la peinture de la première entrevue des deux jeunes filles d'Araste avec Tydée et Polinice destinées à être leurs époux ?

*Utraque virgo*

*Arcano egressa thalamo (miserabile visu)*

*Pallidos armisonæ, pharetrataque ora Dianæ*

*Æqua ferunt, terrore minùs. Nova deinde pudori*

*(8) Visa virum facies : pariter pallorque ruborque*

*Purpureas hausere genas. oculique verentes*

*Ad sanctum redière patrem.*

Comme il est admirable ce dernier trait,

*Oculique verentes*

*Ad sanctum redière patrem.*

Cette même grâce se trouve dans ce passage où il peint ces mêmes princesses marchant à l'autel pour y célébrer leur hymen.

*Hant insignes vultusque habitusque verendo,*

*Candida purpureum fusæ super ora ruborem,*

*Dejectaque genas. Tacite subit ille supremus*

*Virginitalis amor, primæque modestia culpe*

*Confundit vultus ; tunc ora rigantur honestis*

*Imbribus, et teneros lacrimæ juvæ parentes.*

*Non secus ac supero pariter si cardine lapsæ*

*Pallas, et asperior Phæbi soror, utraque tellis,*

*Utraque torva genis, flavoque in vertice nodo ;*

*Illa suas Cyntho comites agat, hæc Aracyntho,*

*Tunc, si fas oculis, non unquam longa tuendo*

*Expedias cui major honos, cui gratior, aut plus*

*De Jove, mutatosque vellent transuñere cultus,*

*Et Pallas deat pharetras, et Delia cristas.*

Voici comme on a essayé de traduire ce passage.

On sort : elles marchaient de décence parées.

Sur leur charmant visage éclatant de blancheur

S'épanche à flots de pourpre une aimable pudeur.

En secret alarmé de l'ardeur la plus pure,

Des droits du tendre hymen leur jeune cœur murmure,

Et tremble d'éprouver, en cédant au désir,

Dans sa première faute un innocent plaisir.

Leurs yeux même, leurs yeux se remplissent de larmes,

Et ces pudiques pleurs pour leur père ont des charmes.

Telles, si tout-à-coup, dans leurs chastes appas

Se montraient à la fois et Diane et Pallas,

Guidant leur jeune cour dans la sauvage enceinte

Des rochers du Cynthus et des bois d'Aracynthe,

Et, leurs cheveux noués, leurs flèches dans les mains,

De leur grâce sévère étonnaient les humains.

Non, les regards mortels, quand même leur faiblesse

Aurait pu soutenir l'éclat d'une déesse

Ne sauraient qui des deux plus aimable en son air

Plus noble dans ses traits, tient plus de Jupiter ;

(7) Les enfans épouvantés pleurent sans connaître la cause de leurs larmes ; ils pleurent, parce qu'ils sont effrayés des cris de leurs mères. Trad. de Cormilliole.

(8) « Les deux princesses sorties de l'appartement retiré, qui les avait jusqu'alors dérobées aux regards du public, se fixent sur elles l'admiration de tout le monde. On les voit prises, l'une pour Pallas, lorsqu'elle paraît toute armée, l'autre pour Diane, quand elle s'avance majestueusement le carquois sur l'épaule : mais elles n'ont pas l'air martial de ces deux déesses ; l'ensemble de leurs traits exprime la douceur. La vue d'un si grand nombre d'hommes les déconcerte. La pâleur, la rougeur décèlent tour-à-tour le trouble de leur âme. Leurs regards se tournent modestement sur leur respectable père. » Trad. de Cormilliole.

Et si, par un caprice échangeant leur armure,

Chacune à sa rivale empruntait sa parure,

L'œil étonné verrait s'embellir à la fois

Sous le casque Phœbé, Pallas sous le carquois.

A. DUREAU DE LA MALLE.

## POÉSIE.

### VERS SUR DIEU,

#### Tirés du POÈME DE LA NATURE.

De cet Être infini l'infini se sépare.

Du char glacé de l'Ourse aux feux du Sirius

Il regne : il regne encore où les dieux ne sont plus.

Dans ce gouffre sacré, quel mortel peut descendre ?

L'immensité l'adore et ne peut le comprendre.

Et, toi, songe de l'Être, atôme d'un instant,

Egaré dans les airs sur ce globe flottant,

Des mondes et des dieux spectateur invisible,

Ton orgueil pense atteindre à l'Être inaccessible !

Tu prétends lui donner tes ridicules traits ;

Tu veux dans ton Dieu même adorer tes portraits.

Ni l'aveugle hasard, ni l'aveugle matière,

N'ont pu créer mon âme, essence de lumière.

Je pense : ma pensée atteste plus un Dieu

Que tout le firmament et ses globes de feu.

Voilé de sa splendeur, dans sa gloire profonde,

D'un regard éternel il enfante le monde :

Les siècles devant lui s'écoulent ; et le Temps

N'oserait mesurer un seul de ses instans.

Ce qu'on nomme destin n'est que sa loi suprême :

L'immortelle nature est sa fille, est lui-même.

Il est : tout est par lui : seul Être illimité,

En lui tout est vertu, puissance, éternité.

Au-delà des soleils, au-delà de l'espace,

Il n'est rien qu'il ne voie, il n'est rien qu'il n'embrasse.

Il est seul du grand tout le principe et la fin ;

Et la création respire dans son sein.

Puis-je être malheureux ? Je lui dois la naissance.

Tout est bonté, sans doute, en qui tout est puissance.

Ce Dieu, si différent du Dieu que nous formons,

N'a jamais contre l'homme armé de noirs démons.

Il n'a point confié sa vengeance au tonnerre ;

Il n'a point dit aux dieux : Vous instruisez la Terre.

Mais de la conscience il a dicté la voix ;

Mais dans le cœur de l'homme il a gravé ses lois ;

Mais il a fait rougir la timide innocence ;

Mais il a fait pâlir la coupable licence ;

Mais au lieu des enfers il créa le remord,

Et n'éternise point la douleur et la mort.

FEU LE BRUN.

## ANTIQUITÉS.

*Monumens inédits de l'Antiquité, expliqués par Winkelmann*, gravés par David, membre de l'Académie royale de peinture et de sculpture de Berlin, et associé de celle des sciences, belles-lettres et arts de Rouen ; et M<sup>lle</sup> Sibire, son élève ; avec les explications françaises par A. F. Desodoards ; pour compléter la collection des peintures et sculptures trouvées à Herculanium, des vases étrusques du cabinet d'Hamilton, et des pierres gravées du Musée de Florence. — Trois volumes in-4<sup>o</sup>, contenant 226 monumens imprimés sur papier de Hollande et coloriés.

Tous les monumens insérés dans cet ouvrage, disent les éditeurs, sont remarquables par le sujet qu'ils traitent et par la perfection avec laquelle ils sont exécutés. Leur ensemble renferme presque toute la mythologie sacrée et historique, et en particulier les travaux des Grecs devant Troie, le retour d'Ulysse à Ithaque, et les autres principaux objets traités dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*. Ces monumens sont compris dans les deux premières parties de ce recueil. La troisième partie appartient toute entière à l'histoire grecque et romaine. Enfin, la quatrième partie contient ce qui a rapport aux coutumes, aux habillemens et aux arts des anciens. Pour ce qui concerne le choix des monumens antiques, sous le rapport de l'excellence du travail, c'est une réunion de ceux de tous les anciens peuples, qui ont excélé dans les arts, jusqu'au tems de leur décadence. Le plus moderne est le tombeau du gladiateur Batonus, sculpté sous le regne de Caracalla.

Ces monumens consistent en statues, en bas-reliefs de marbre et de terre cuite, en pierres gravées et peintures anciennes ; la plupart sont inédits : les autres, en petit nombre, se trouvent expliqués d'une manière inexacte dans des ouvrages presque entièrement ignorés.



C'est le dernier ouvrage que Winckelmann a publié, et qui a mis le sceau à sa gloire. Appréciateur judicieux des ouvrages de l'Art antique, il produit ici tant de monumens, d'après lesquels il établit les principes des différentes manières des nations et des âges, qu'on peut les considérer comme les preuves justificatives de son *Histoire de l'Art*. Sur chacun de ces monumens, il fait les recherches les plus exactes, en y ajoutant l'explication détaillée du sujet, et en tirant toutes les preuves relatives à la connaissance de l'antiquité. La partie historique et didactique est proprement un extrait raisonné de son *Histoire de l'Art de l'Antiquité*, extrait qu'il a fait pour les Italiens. Winckelmann s'était adressé à un de ses amis, M. Baladini, habile antiquaire, pour la correction du style, et pour donner à son travail toute la perfection dont il était susceptible. Aussi ce livre eut-il le plus grand succès en Italie. Voici l'éloge qu'en fait M. d'Hancarville, auteur de l'*Explication des vases de la collection de M. Hamilton* : « On peut voir sur cet article ce qu'en dit M. Winckelmann dans le *Traité préliminaire* de l'excellent ouvrage qu'il vient de donner au public, et qui a pour titre : *Monumenti antichi inediti*. Nous verrons souvent à cet auteur, parce que, loin de pouvoir ajouter à ce qu'il dit, nous sommes persuadés, qu'à moins de le copier, nous ne pourrions pas dire aussi bien que lui; et nous pensons qu'également satisfaisant pour les savans et les gens de goût, son livre, qui contient tout ce que l'on a écrit de plus solide et de mieux raisonné sur l'Art des anciens, est aussi ce qu'on a fait de plus capable de perfectionner celui des modernes. »

Depuis long-tems les amateurs de l'art, les amis de l'antiquité désiraient que cet ouvrage fût traduit en français dans un format commode et peu dispendieux, l'original étant devenu si rare, qu'il est presque impossible de se le procurer.

Pour l'avantage des Sciences et des Arts, ainsi que de ceux qui les cultivent, nous avons donc cru pouvoir tenter de reproduire cet utile ouvrage. L'accueil favorable que le public a fait à nos *Antiquités d'Herculanum*, aux *Vases étrusques d'Hamilton*, et au *Musée de Florence*, nous a déterminé à cette entreprise.

Cet ouvrage est composé de 3 vol. in-4<sup>o</sup>, contenant 226 monumens gravés, avec leurs explications.

Le premier volume sera composé de la préface de l'Auteur, d'un *Traité préliminaire*; divisé en quatre chapitres ;

- 1<sup>o</sup>. De l'origine de l'Art, et des causes de sa diversité chez les peuples qui l'ont cultivé ;
- 2<sup>o</sup>. De l'Art chez les Égyptiens ;
- 3<sup>o</sup>. De l'Art des Étrusques ;
- 4<sup>o</sup>. De l'Art des Grecs et de la beauté ;

Et de 46 monumens gravés, tirés de la mythologie sacrée, avec leurs explications imprimées sur beau papier.

Le second volume contiendra 90 monumens tirés de la mythologie historique, avec leurs explications.

Le troisième volume sera composé de 90 monumens tirés de l'histoire grecque et romaine, des rituels, coutumes, habillemens et des arts des anciens.

Tous ces monumens gravés seront imprimés sur papier de Hollande, et coloriés au pinceau selon leur genre, afin que d'un coup-d'œil l'amateur connaisse la pierre gravée ou la pâte de verre, les bas-reliefs de marbre ou de terre cuite, les peintures antiques, les vases étrusques, etc.

Ces trois volumes seront divisés en 24 livraisons.

Chaque livraison contiendra 10 planches avec les explications.

Prix de chaque livraison, 6 fr.

On a tiré pour les amateurs 50 exemplaires des premières épreuves avec le texte sur papier vélin. Prix de chaque livraison, 9 fr.

Les livraisons seront remises aux souscripteurs selon le rang de leur inscription, le premier de chaque mois, à commencer du 1<sup>er</sup> mars 1808.

A Paris, chez David, graveur et seul propriétaire, rue de Corneille, n<sup>o</sup> 3, arcade de l'Odéon; Leblanc, imprimeur-libraire, rue Neuve-de-l'Abbaye, n<sup>o</sup> 1, propriétaire des ouvrages publiés jusqu'à présent par M. David; et chez les principaux libraires des départemens et de l'étranger.

## L É G I S L A T I O N .

*Lois et actes du Gouvernement depuis 1789 jusqu'au 22 prairial an 2.*

Huit volumes in-8<sup>o</sup>. Prix, 40 fr., franc de port. A Paris, de l'imprimerie impériale. 1808.

Ce recueil, duquel on a écarté les actes transitoires et purement relatifs aux individus et aux localités, renferme ce que l'édition du Louvre en 18 vol. in-4<sup>o</sup>, presque épuisée, contenait de plus essentiel. Imprimé du même format, et avec les mêmes caractères que le *Bulletin des Lois*, il en devient le commencement nécessaire. Il sera suivi d'une table alphabétique de toutes les lois d'intérêt général, rendues depuis 1789 jusqu'en 1808.

On souscrit pour cette table, à raison de 5 fr. pour 400 pages, au Bureau de l'envoi des lois, rue de la Vrillière, n<sup>o</sup> 3.

Le prix du recueil est expédié à la même adresse, sous bande croisée, par une reconnaissance du directeur des postes sur la caisse des articles, ou par un mandat du receveur-général du département sur la caisse de service du trésor public.

## B E A U X - A R T S .

*Cours d'études de paysages*, et choix des plus belles fabriques et vues d'Italie, dessinées d'après nature par J. B. Coste, et gravées dans la manière du crayon par J. Marchand, propriétaire-éditeur de l'ouvrage.

Les artistes distingués qui ont vu ces études, ont jugé qu'elles étaient nécessaires aux paysagistes, et qu'elles pourraient même être de quelque utilité aux peintres d'histoire pour les fonds de leurs tableaux; les peintres décorateurs y trouveront des édifices du meilleur style pour leurs scènes héroïques; enfin les amateurs trouveront, dans cet ouvrage, un recueil précieux.

Les deux premières planches sont composées chacune de seize fragmens; les deux suivantes de neuf. Successivement, les fragmens deviennent plus grands et moins nombreux.

Chaque livraison sera précédée d'une explication instructive de M. Coste, sur tous les objets d'étude qu'elle contiendra.

### Condition de la souscription.

Cet ouvrage, gravé dans la manière du crayon, sera composé de soixante planches formant quinze livraisons.

Chaque livraison, composée de quatre estampes et d'une feuille de texte, sera délivrée aux souscripteurs, suivant leurs numéros d'inscription.

Les souscripteurs ne paieront leur livraison qu'en la recevant. — Le format est grand in-folio.

Prix pour Paris, sur papier ordinaire 8 fr., et 9 fr. franc de port; sur papier vélin 10 fr., et 11 fr. franc de port.

Les lettres et l'argent doivent être affranchis.

La première livraison a paru dans le courant du mois dernier; les autres se succéderont rapidement; la dernière, composée de quatre grands sujets formant tableaux, chacun d'un style différent, sera délivrée aux souscripteurs avec le frontispice et la liste de leurs noms par ordre alphabétique, pour le même prix. Ceux qui n'auraient pas souscrit, ou qui ne prendraient pas l'ouvrage en entier, la paieront 24 et 30 fr.; cette condition est de rigueur.

On souscrit à Paris, chez J. Marchand, graveur, propriétaire-éditeur de l'ouvrage, rue Saint-Jacques, n<sup>o</sup> 30, chez lequel on pourra voir une partie des dessins tous les dimanches jusqu'à deux heures, d'ici à la fin de février.

La première livraison vient de paraître. La seconde sera mise au jour à la fin de février.

A Augsbourg, chez Tessari et compagnie.

A Vienne, chez Artaria et compagnie.

A Milan, chez Bettalli.

Et chez les principaux marchands d'estampes de l'Europe.

## L I V R E S D I V E R S .

*Voyage en Espagne et en Portugal de Dalrymple*, traduit de l'anglais par un officier fran-

çais, un vol. in-8<sup>o</sup> orné d'une carte et d'une figure. — Paris 1783.

Prix 3 fr. 60 c.

A Paris, chez Volland aîné, libraire, quai des Augustins, n<sup>o</sup> 17.

*Plaute ou la Comédie latine*, comédie en trois actes et en vers, représentée pour la première fois par les comédiens du Théâtre-Français, le mercredi 20 janvier 1808; par Népomucène Louis Lemercier, un vol. in-8<sup>o</sup>.

Animus æquus est optimum ærumnæ condimentum. PLAUTE.

Prix un fr. 80 c., et 2 fr. 20 c. par la poste.

A Paris, chez Léopold Collin, libraire, rue Git-le-Cœur, n<sup>o</sup> 7. De l'imprimerie de Didot jeune. — 1808.

## C O U R S D U C H A N G E .

### Bourse d'hier.

### CHANGES EXTÉRIEUR ET INTÉRIEUR.

	à 30 jours.	à 90 jours.
	fr. c.	fr. c.
Amsterdam bo.	55	55 $\frac{1}{2}$
— Courant.	56	56 $\frac{1}{2}$
Hambourg.	182 $\frac{1}{2}$	182
Madrid eff.	15 55	15 45
— vales.		
Cadix effec.	15 55	15 45
— vales.		
Barcelonne eff.		
Lisbonne.	450 r	460 r
Livourne.	504	501
Naples.		
Milan.	7 <sup>1</sup> 19 <sup>s</sup> d. p. 6 <sup>1</sup>	8 <sup>1</sup> $\frac{1}{2}$ d. p. 6 <sup>1</sup>
Bâle.	$\frac{1}{2}$ p.	1 $\frac{1}{2}$ p.
Francfort.		
Auguste.	251	249
Vienne.	117	
St.-Petersbourg.		
Lyon.	$\frac{1}{4}$ p.	1 $\frac{1}{4}$ p.
Marseille.	pair.	1 p.
Bordeaux.	pair.	1 $\frac{1}{4}$ p.
Montpellier.	p.	
Gênes effect.	4 75	4 72
Genève.		160 $\frac{1}{2}$

### EFFETS PUBLICS.

Cinq pour 100 c. j. du 22 sept. 1807. 86 fr. 10 c.  
Idem. jous. du 22 mars 1808. 83 fr. 50 c.  
Régistrations sur domaines. 92 fr. c.  
Actions de la Banque de France. 1257 r. 50 c.

## S P E C T A C L E S .

*Académie Impériale de Musique*. Aujourd'hui, le Devin du Village, et les Noces de Gamache. A minuit, Bal masqué.

*Théâtre-Français*. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui, le Cid, et le Malade imaginaire, avec la cérémonie.

*Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois*. Les comédiens ordinaires de S. M. donneront aujourd'hui la 1<sup>re</sup> repr. de la Tapisserie, comédie folie, en un acte et en prose, la petite Ville, et la Cloison.

*Théâtre de l'Opéra-Comique*. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui.

*Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres*. Aujourd'hui, Bancelin, les Pages du duc de Vendôme, et la Marchande de Modes.

*Théâtre des Variétés, Boulevard Montmartre*. Aujourd'hui, les Amans prothées, Romainville, Mars en Carême ou l'Olympe au Rocher de Cancale, et le Désespoir de Jocrisse.

*Théâtre de la Gaîté, boulevard du Temple*. Victor, et le Pied de Mouton.

*Ambigu-Comique, boulevard du Temple*. Aujourd'hui, la Forêt d'Hermanstad; la Folle Epreuve, et les Suppléans.

*Cirque Olympique de MM. Franconi fils*. Aujourd'hui, grands exercices d'équitation, et le Carnaval des Voltigeurs.

*Panorama*. Les vues d'Amsterdam, et de Boulogne, sont exposées dans les deux rotondes du boulevard Montmartre, depuis dix heures du matin jusqu'à six. — Prix d'entrée, 2 fr. chaque.

L'abonnement se fait à Paris, rue des Poitevins, n<sup>o</sup> 6; le prix est de 25 fr. pour trois mois, 50 fr. pour six mois, et 100 fr. pour l'année entière. On ne s'abonne qu'au commencement de chaque mois.

Il faut adresser les lettres, l'argent et les effets, franc de port, à M. Agasse, propriétaire de ce journal, rue des Poitevins, n<sup>o</sup> 6. Tous les effets, sans exception, doivent être à son ordre.

Il faut comprendre dans les envois le port des pays où l'on ne peut affranchir. Les lettres des départemens, non affranchies, ne seront point retirées de la poste.

Il faut avoir soin, pour plus de sûreté, de charger celles qui renfermeront des valeurs.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé au rédacteur, rue des Poitevins, n<sup>o</sup> 14, depuis neuf heures du matin jusqu'à cinq heures du soir.

A Paris, de l'imprimerie de H. Agasse, propriétaire du *Mogisteur*, rue des Poitevins, n<sup>o</sup> 14.